



AU STADE COMME AU THÉÂTRE

Fantastique Manchester. Le retour d'une légende.
L'Équipe, jeudi 22 avril 1999

Selon Le Monde

Mercredi 21 avril 1999, *stadio Delle Alpi* à Turin, la *Juventus* (« la vieille dame ») et Manchester United (un budget colossal, coté au *Stock Exchange*, interdit de rachat à Rupert Murdoch par Tony Blair)¹. Maillot rayé blanc et noir (les *bianconeri*), frappé du *scudetto* des grands vainqueurs du championnat italien contre maillot rouge et blanc : des couleurs, les unes et les autres, promenées dans tous les grands stades de football depuis un siècle, dans tous les magazines et sur tous les écrans depuis des années ; deux cultures du football, latine et anglo-saxonne, qui se tirent la bourre depuis que le foot est sorti d'Angleterre ; deux palmarès, surtout celui de la *Juve*, qui soutiennent la comparaison avec ceux des plus grands clubs du monde.

Dans son *Old Trafford*, il y a quinze jours, MU arracha le match nul 1 à 1, au dernier moment et au terme de charges furieuses. Les buts marqués à l'extérieur comptant double, il n'y aura donc de prolongations que si le score, aujourd'hui, est de 1 partout. À 0-0, la *Juve* s'imposerait, et, dans tous les autres cas d'égalité, ce serait MU. Et évidemment le vainqueur de ce match, s'il y en a un, se qualifiera. La culture intime des 60 000 spectateurs et de millions de téléspectateurs dans le monde leur rappelle que l'équipe anglaise a été un peu juste à l'aller, qu'il est très difficile de gagner en Italie en général et à Turin en particulier, et que, la Juve ayant manqué sa saison dans son pays (coupe et championnat), sa seule chance de se qualifier pour une compétition européenne en 1999-2000 réside dans une victoire en Coupe d'Europe cette

(1) Faute de place, et à notre grand regret, nous ne pouvons reproduire les analyses fouillées et définitives que *Le Monde diplomatique* consacre à l'événement dans trois articles, respectivement d'Ignacio Ramonet (« Pauvre football à l'ère de la mondialisation », 17 notes en bas de pages), de Serge Halimi (« Journalistes sportifs aux ordres », 79 notes renvoyant à des travaux capitaux en 11 langues), de Pierre Bourdieu et Régis Debray (« Encore un coup des Américains ! »).





année : délicat passage du siècle pour la vieille dame. Mais, pour cela, encore faut-il se qualifier aujourd'hui pour la finale. Jointes au fait que les équipes anglaises, longtemps bannies des compétitions européennes pour cause de hooliganisme et de massacre au Heysel (1985), retrouvent seulement maintenant les phases finales, et que la *Juve*, même fatiguée, sait faire jouer son expérience incomparable et forcer la chance dans les moments décisifs, toutes ces données donnent déjà à penser. Bref, la *Juve* part favorite : elle peut voir venir, et placer ces contres dont ses joueurs rapides et techniques ont le secret. Quant aux Anglais, chacun sait qu'ils n'ont pas de stratégie particulière : ils courent, sautent, taclent et balancent devant... Un jeu stéréotypé, aime à dire la culture footballistique qui a, comme l'autre, ses lieux communs.

Or justement, première surprise, la *Juve* n'hésite pas à dominer et, tout de suite, bien en peine de jouer son football d'attaque si caractéristique, Manchester plie. Sur son côté gauche, Zidane et Inzaghi pressent sa défense. Peut-être pour annihiler d'emblée les montées et les centres de Beckham, peut-être parce qu'il connaît ses propres faiblesses, l'entraîneur Ancelotti a donc choisi d'assommer les Anglais. Et c'est ce qui arrive ! À la 12^{ème} minute, le match est joué : 2 à 0, le deuxième but marqué par l'infortuné Stam contre son camp. Brillant Zidane, admirable *Juve*, capable d'une audace que l'on n'attendait pas !

Cependant les Anglais ne reculent plus, ils attaquent, ils jouent bien ! Sur un corner, Keane, venu de loin, devance tout le monde et marque d'une tête fabuleuse ; puis, sur une passe impeccable de Beckham, Yorke prend à son tour le ballon de la tête, lui presque à ras de terre : 2 à 2, à la 35^{ème} ! Manchester qualifié, le stade pétrifié, la *Juve* accablée. Et, pour combler son malheur, les deux avants noirs de MU inscriront *in fine* le but d'une victoire devenue peu à peu formellement inutile : Yorke traverse la défense et, lorsqu'enfin le gardien l'a abattu, Cole, qui le suivait comme son ombre, épargne à l'arbitre de siffler le penalty. Bravo, Messieurs les Anglais, qui aviez laissé l'ennemi tirer le premier !

Selon Virgile

[...] Non en vain prénommé David,
Le blond époux de la Fille aux Épices avec joie frappe la balle
Que Yorke, venu de la profonde Afrique, ô son front inspiré, pique
Là-bas, au rebord intérieur du portique. *Alas, poor Peruzzi!*
Le héros se relève en riant aux éclats, qu'Énée son capitaine étreint
Fougeusement¹. [...]

(1) *L'Énéide*, V, v. 362-367. Traduction de P. Klossowski, Gallimard, 1964. Les Filles aux Épices étaient cinq. Enlevées au ciel pour avoir trop bien chanté, elles forment la constellation des Spice Girls. Non loin de là, l'étoile ♀ des Poissons les contemple : les astronomes arabes l'ont appelée Beckham.



*Selon Aristote*

Si la tragédie est bien ce tout (ὅλον, *holon*) que nous avons dit, comportant un début, un milieu et une fin, et si la péripétie est l'événement qui y survient contre l'attente, alors le match du 21 avril 1999, entre la Juventus de Turin et Manchester United, présente, au moins en apparence, tous les traits de l'action tragique¹. Contre l'opinion des spectateurs (παρὰ τὴν δόξαν, *para tèn doxan*) qui voyaient la *Juve* se qualifier en cherchant le 0 à 0 ou le 1 à 0, l'équipe italienne se jeta à l'assaut des buts des Anglais et, en moins d'un quart d'heure, elle menait déjà par 2 à 0. Mais, successivement, MU marquait deux fois et, suivant le règlement de la Coupe d'Europe, ils se qualifiaient (virtuellement) pour la finale. Puis, par une entente parfaite entre ses deux attaquants, l'équipe de Manchester parachevait son succès par un dernier but avant la fin de la rencontre. Ainsi l'équipe anglaise triomphait-elle par sa vaillance, et comme avec l'aide des dieux, en renversant tous les pronostics. En même temps, la pitié des spectateurs, même français, d'abord acquise aux malheureux Anglais (mais, après tout, les Athéniens pleuraient bien sur les malheurs de Xerxès...), allait maintenant à la *Juve* de Turin, à son grand âge, à la beauté perdue et à la cruauté de son destin.

Cependant cette pièce n'est pas aussi parfaite que le *Cresphonte* ou que l'*Hellé*. On peut se demander en effet si le troisième but de MU constitue une péripétie ou le dénouement de l'action. Car, d'une part, jusque là, Turin pouvait fort bien encore se qualifier et, d'autre part, ce but pourrait se comprendre comme l'événement qui consacre la qualification déjà acquise de MU et qui rend l'élimination de la Juventus plus logique et partant moins amère². Mais surtout, qui sera le poète de cette action si justement réglée ? Nous devons peut-être considérer désormais que la poésie du drame surgit par elle-même et comme à dessein (ὡσπερ ἐπίτηδες, *hōsper épitèdés*) dans les enceintes de nos stades, calculée cependant, jusqu'à un certain point, par les réalisateurs plus ou moins talentueux de la télévision³. Et enfin, comment jouer, à nouveau, sur quelque scène, cette fable en effet merveilleuse⁴ ?

(1) *La Poétique*, chap. 9. Texte, traduction et notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Seuil, 1980. Leurs notes correspondant à ce passage sont reproduites ici.

(2) Aristote paraît suggérer que la volonté divine, ou tout au moins une sorte de rationalité, ménage aux vaincus quelque consolation, celle de son *logos*. À la fin, « Tout est bien. »

(3) Comme il arrive ailleurs, Aristote reste allusif sur ce point. Car on voit mal comment les exigences et la poétique propre de la retransmission télévisuelle en direct pourraient configurer (ποίησιν, *poiēsin*) une fable (μῦθος, *muthos*), au sens aristotélicien.

(4) Rappelons que, dans *La Poétique*, le terme de τὸ θαυμαστόν (*to thaumaston*, le merveilleux) ne désigne pas l'intervention des dieux mais le genre d'effet produit par l'habile construction du poète, effet que le spectateur rapporte volontiers à l'action des dieux. Voir à ce sujet Marcel Lamy, *Système et stratégie dans la Poétique d'Aristote*, Rennes, CRDP de Rennes, 1989.





Selon Borges

Arrivé le matin dans le Sud, après une longue sieste Martin Dahlmann se rendit sur les cinq heures dans le stade poussiéreux de la localité. Pas de tribunes, une main courante le long de laquelle une quinzaine de spectateurs interpellèrent sans passion vingt-deux joueurs manifestement dépourvus du moindre talent. Les maillots rayés dominaient outrageusement : 2 à 0 au bout de 12 minutes, le deuxième but acquis contre son camp et sur une maladresse insigne par une espèce de grand quinze-côtes embarrassé de ses pieds. Mais les rouges, que les spectateurs insultaient du nom d'*Inglés*, parurent alors se révolter et, sur un corner venu de la gauche, un certain Kean, d'après les cris de ses coéquipiers jetés sur lui par la suite, lancé comme un fou et coupant la trajectoire même à ses amis, projeta le ballon dans les filets. Il s'ensuivit un grondement démesuré sur les touches, une espèce de folie sur le terrain, une tension que Dahlmann reconnut immédiatement dans son corps usé comme celle de la rencontre qui avait eu lieu plus de cinquante ans auparavant à Turin entre la Juventus et Manchester. Et, de fait, autre tête portée presque couché, sur un centre prodigieux venu de sa droite, l'un des deux Othellos souriants marqua à la minute fatidique. Tout ensuite alla exactement comme prévu le 21 avril 1999, à un niveau de jeu et d'ambiance que personne ici n'avait jamais connu.

Dans la bourgade disgraciée, Dahlmann n'était peut-être pas le seul à savoir que la réalité aime les symétries et les légers anachronismes¹.

Selon Mallarmé

Cambridge, Oxford, ou Manchester ?
Depuis le match contre la Juve,
Ma Méry, pour *Crise de vers*,
Je sais bien où est le bon juge².

Selon Claude Moreau (par e-mail)

Je n'ai rien à faire de Turin ni de Manchester, où je n'irai pas en vacances car le match du 21ème siècle c'est Linux contre Micro\$oft. Mais arrange-toi pour tomber sur un nombre pair de pages, que je n'aie pas à enlever le titre courant de ta dernière page³ !

Pierre Campion

(1) Jorge Luis Borges, *Ficciones*, traduction d'Alain Deguernel.

(2) Mallarmé, *Œuvres complètes*, Bibl. de La Pléiade, Gallimard, 1998, éd. de B. Marchal, tome I, p. 313, « Vers de circonstance ». Note de B. Marchal : « Billet de Nouvel An, juste avant la tournée de conférences en Angleterre. Finalement, le poète n'alla pas à Manchester. Négligence ou facilité, Mallarmé se contente ici d'une assonance au vers 4. »

(3) Le 26 mai, à Barcelone devant 100 000 spectateurs, contre le Bayern de Munich, Manchester United gagne la Coupe (2-1) par 2 buts en 2 minutes, pendant les 3 dernières minutes de la partie. Trente et un ans après son dernier succès.

